



Collection Hansen,

la passion française d'un couple danois

En écho à la rétrospective Cézanne qui s'y est tenue en 2017, la directrice du musée danois Ordrupgaard Anne-Brigitte Fonsmark trouve un écrin de choix dans la fondation suisse Gianadda pour présenter sa collection d'art français. L'ensemble, différant de celui montré à Paris fin 2017, exalte une traversée des «ismes» qui firent la gloire de Paris capitale des arts – réalisme de Courbet, sillons de l'impressionnisme creusés par Monet, Cézanne ou Sisley, et jusqu'au fauvisme attaché aux débuts de Matisse. En creux, l'exposition laisse lire une autre histoire, celle d'un conseiller d'État danois, Wilhelm Hansen, qui s'amouracha avec son épouse au début du XX^e siècle de la peinture française de la seconde moitié de celui qui venait de s'achever...

■ PAR EMMA NOYANT

Peindre en plein air pour scruter les phénomènes éphémères, fixer la décoloration des éléments par le plein jour. Rendre l'inclinaison d'un geste, la déclinaison en gammes de nuances d'un ton. Œuvrer selon un champ de vision sensible, selon son *impression*... De la facture éthérée de Berthe Morisot aux effets atmosphériques de Monet, des coloris soutenus des portraits de Renoir au bleu-gris de Cézanne, l'impressionnisme a, selon sa vocation même, autant de manières que de visions. Comme Sisley jouait de juxtapositions de virgules enlevées dans les années 1870, et retenait son geste dix ans plus tard sous l'influence de Monet, c'est

Camille Pissarro.
Rue Saint-Lazare, Paris.
1897, huile sur toile, 35 x 27 cm.
Collection Ordrupgaard, Copenhague.

Trésors impressionnistes.

La Collection Ordrupgaard

Fondation Pierre Gianadda, Martigny (Suisse)

Du 8 février au 16 juin 2019

Commissariat : Anne-Birgitte Fonsmark

dans le temps que ces tenants d'une peinture renouvelée vont offrir la variété que retient la collection Ordrupgaard.

Parmi les défenseurs de ces recherches, le critique français Théodore Duret fut l'ami dans sa jeunesse de Courbet et de Manet. Duret qui disait de Manet qu'en le suivant, on avait « appris à juxtaposer sur la toile les tons clairs et tranchés, pour peindre en pleine lumière ». Duret qui, un des premiers, le désigna comme le maître parmi les maîtres de l'école moderne. Bien plus tard – alors qu'il est déjà octogénaire –, c'est auprès de ce même Duret qu'Hansen prend conseil, perplexe quant à « l'intelligence artistique » de son vice-directeur Émile Duval-Fleury. Aussi lui doit-on pour une part la justesse du choix du florilège exposé à Martigny, représentatif de la variété des sujets explorés par ces peintres d'après nature, laissant une *Femme à l'éventail* de Berthe Morisot se délasser sur un divan bleuté non loin des *Baigneuses* de Cézanne, silhouettes formidables de rudesse et de caractère. Il y a encore les paysages maritimes et vues citadines, avec une *Marine* du Havre peinte par Monet, ou le symbole d'une modernité toute urbaine qu'est la *Rue Saint-Lazare* de Pissarro. Enfin, les quatre natures mortes possédées par le collectionneur y sont exposées, dont la *Corbeille de poires* de Manet. De celle-ci, l'anecdote raconte qu'elle fut l'un des tableaux favoris du maître de maison, au point qu'il proposait ces fruits peints en guise de dessert à ses convives.

Esprit volontaire n'hésitant pas à accumuler jusqu'à douze œuvres de chacun de ceux qu'il affectionne, de Corot à Cézanne, Hansen n'est

pas homme à faire des concessions : il souhaite, selon ses mots adressés à Henny dans une lettre, « les meilleurs peintres à leur meilleur ». Cette exigence lui vient certainement de sa découverte en 1902 de la collection appartenant à Thérèse Humbert, qui éveilla en lui la passion de l'impressionnisme avec ses quelque 150 peintures de maîtres français, parmi lesquels justement Corot, Manet ou Pissarro. Car avant de céder à cette passion française, le Danois est porté à collectionner des œuvres de ses compatriotes. Sa toute première acquisition, une *Étude de vache* de Thomas Lundby, date de 1892 et en appelle d'autres, comme *L'Intérieur avec piano et femme en noir* de Vilhelm Hammershoi, acquise en 1901. Mais ses voyages parisiens, alliés à la fascination qu'exerce alors la modernité picturale française au Danemark, voient sa collection s'enrichir très vite de nombreux ensembles monographiques en provenance de l'Hexagone. On compte ainsi six Gauguin au sein du parcours

de Gianadda parmi les douze de la collection Hansen, du précoce *La Petite rêve, étude* (1881) qu'Hansen se procure directement auprès de la veuve de l'artiste – et dans lequel l'intérêt pour les motifs de celui qui fera des tropiques un vaste décor se devine déjà dans la présence schématique des oiseaux du papier peint –, à son *Adam et Ève* de 1902, témoignage d'une ultime épopée picturale lors de sa propre fuite au « paradis » polynésien, où le peintre mêle références classiques et rêveries sensuelles. Au nombre de six également, les tableaux de Pissarro couvrent aussi une large période. Ouvrant aux vues terreuses de l'aîné du groupe impressionniste lors de son séjour à Pontoise de 1872 à 1882, la collection les élargit à son étude des grands axes parisiens à partir de 1893, écho à Caillebotte et Monet où Pissarro se trouve plus prompt encore à décomposer la lumière de la ville et à peindre le dynamisme de ses artères, dans des compositions à la perspective poussée.



Six Sisley, encore, caractéristiques du ravissement du peintre anglais – qui tenta deux fois d’être naturalisé français en vain – pour les paysages d’Île-de-France... Peut-être regretterait-on seulement que l’intérêt du couple Hansen pour Guillaumin, dont ils se sont attelés à réunir neuf œuvres, ne se reflète en Suisse que par un unique paysage fluvial et industriel.

Somptueux, l’ensemble résulte de seulement deux ans de recherches menées dès 1916, lorsque Wilhelm Hansen effectue ses premières acquisitions auprès des marchands parisiens Ambroise Vollard, Bernheim-Jeune ou Paul Rosenberg. Et la fréquentation par le collectionneur des galeries où l’on expose les impressionnistes ne se borne pas à la France, comme le prouve son *Vendanges à Arles* de Gauguin qu’il acquiert en 1918 à la galerie Arnot de Vienne. Deux ans, c’est aussi le temps que prend l’installation du couple dans leur manoir doublé d’une galerie de peinture d’Ordrupgaard, à côté de Copenhague. Si l’inauguration des lieux se tient le 14 septembre 1918, les Hansen y mettent aussitôt en place des cycles de visites publiques de leur collection, avec en tête la volonté de promouvoir l’art français en Scandinavie. De fait, les visiteurs d’alors pouvaient y découvrir un large panorama de l’émergence de l’art moderne français. Et c’est également le cas de ceux de la fondation Gianadda : par-delà l’impressionnisme, sont représentés les mouvements qui le précèdent et l’annoncent, telle l’école de Barbizon avec laquelle Dupré ou les Daubigny père et fils exposèrent à plusieurs reprises, ou le naturalisme de Courbet, qui déjà dans son *Change, épisode de chasse au chevreuil*, souhaitait remplacer le grand genre de la peinture d’histoire par une scène de chasse de cervidés.

Gustave Courbet.
Le Change, épisode de chasse au chevreuil (Franche-Comté, 1866).
1866, huile sur toile, 97 x 130 cm.
Collection Ordrupgaard, Copenhague.



Paul Gauguin.
Portrait d'une jeune fille, Vaite (Jeanne) Goupil.
1896, huile sur toile, 75 x 65 cm.
Collection Ordrupgaard, Copenhague.

Après le décès de son époux en 1936 des suites d’un accident de la circulation, Henny Hansen cède à l’État danois leur collection entière dès 1939 selon la volonté de Wilhelm, puis le domaine et le vaste parc d’Ordrupgaard par voie testamentaire, inaugurés comme musée public en 1953. Ainsi la demeure de ces collectionneurs – qui a connu l’extension de son bâtiment par Zaha Hadid en 2005 – reste-t-elle une porte de choix pour celles et ceux qui, au Danemark, souhaitent s’immerger dans cette séquence moderne qui s’est déroulée en France. ■